

Un texte brut, dans son évidence. Pas besoin d'en discuter, il impose son regard et nous embarque dans son univers, sa façon de voir le monde. C'est une vision critique, mais qui ne procède pas selon des modes intellectuels, ce qui ne veut pas dire que ça ne passe pas par l'intelligence... au contraire, mais ça procède de l'intelligence sensible, une intelligence proche des ressentis. Ça procède de la parole, d'une parole recueillie à sa source, sur laquelle est venu se greffer une écriture, l'écriture de François Bon. Loin des investigations universitaires, socio-psycho-ethno, où l'intelligence des années 70 se gargarisait d'elle-même, nous sommes dans une parole authentique, loin des Bourdieus, donc proche de Deleuze, celui par qui s'est accompli une révolution tranquille de la pensée, cessant de se contempler elle-même dans une auto-complaisance narcissique.

Le cheminement de Abîme aujourd'hui la ville a débuté dans l'écoute, une écoute attentive et respectueuse, celle d'hommes et de femmes qui se retrouvent aujourd'hui **au rebut** de la société, qui ont glissé insensiblement dans la marge, le monde des SDF, des routards, des sans-abris. A ceux-ci, François Bon a entrepris de restituer la parole, le "bien" dont finalement ils sont le plus cruellement démunis : ils n'ont plus, comme dit l'expression, "voix au chapitre", qualité perdue après la perte du "pignon sur rue" ; il est de fait quand devant le discours du zonard, le citoyen normal (inconsciemment, c'est-à-dire en toute bonne conscience) détourne son écoute ; sans même vraiment s'en rendre compte, il "écoute ailleurs". C'est ainsi que dans une société bâtie sur le cloisonnement, les ghettos, ces personnes humaines sont dépossédées de leur statut d'existence sociale. La "mort sociale", voilà leur lot commun.

Il ne s'agit *absolument pas* d'une démarche misérabiliste, inspirée d'une quelconque charité chrétienne. Ce n'est pas pour rien que les SDF se placent en situation de réticence-résistance vis-à-vis de toutes ces ONG, associations caritatives, SAMU social et compagnie, dont la mission - sous prétexte d'atténuer la douleur et la dureté etc - est de se faire pourvoyeur de la bonne conscience de ceux qui, au chaud dans la "normalité", sont *encore* en possession d'un statut social, un travail, un salaire, une famille, un toit, la couverture santé.

Tout aussi important que les biens matériels de base, c'est de dignité humaine qu'il est question ; celle-ci passe par la parole, pas une parole de bavardage, mais une parole de reconnaissance... car cette société mondialisée, censée être championne de la communication, présente le symptôme d'une atrophie de l'écoute à un stade avancé. L'écoute, c'est l'ouverture, le contraire du repliement sur soi à la base de quoi il y a la peur enfouie de tout ce qui est au dehors, inconnu, étranger. Comme le dit le texte de présentation de François Bon : "la parole est forcément au centre...".

C'est simple, mais il fallait le courage de l'entreprendre et d'aller jusqu'au bout. Ce que nous donne à entendre deux magnifiques comédiens, Annie Mercier et Thierry Mettetal (mais qui était ce troisième intervenant, apparemment moins comédien que les deux autres et qui ne figure pas sur le programme ; François Bon lui-même ?) est émotionnellement bouleversant. Pas une ombre de misérabilisme disais-je, ce qui implique que cette écoute dans le cadre du théâtre est tonifiante, qu'elle fait un bien fou, insoupçonné, au mental du spectateur... comme si on se recentrait sur les vraies choses, loin des futilités, du strass, des paillettes, d'internet, bref : de la parole tournant à vide qui n'est plus que dans l'apparence.

De tels témoignages sont hautement nécessaires. Au compte de la tentative pour l'homme de se ressaisir lui-même, ou alors de ne plus se laisser dessaisir plus avant (ce qui ne revient pas au même). Cette tentative est un succès total, même si le "public" ne suit pas vraiment, le public qui préfère écouter ailleurs et à qui il faudra *impérativement* représenter ce qu'il ne veut pas, ou préfère ne pas entendre, et avec toute l'insistance opiniâtre qu'il faudra. Il en va de la vie ; cet "enjeu" qui fait presque partout défaut se trouve ici épuré, comme à l'état de minerai. C'est un acquis appréciable. Ajoutons que la question matérielle est un faux débat (dotation budgétaire et compagnie). Tout au plus elle découle... Notre gratitude donc à ceux qui appliquent leur vigilance lucide pour qu'*un jour*, l'inhumanité ordinaire puisse le moment venu être inversée.

"un jour... bientôt peut-être" disait Michaux...

Jean-Ph Faure pour **AgoraPièces**